

Parmi ceux qui font cette faute, le plus grand nombre pensent bonnement que le français s'écrit comme cela.

D'autres se piquant d'une grande délicatesse d'oreille, ont une belle horreur pour tous les *qui* et les *que*. Sous prétexte qu'on a abusé au XVIIIe siècle des conjonctifs, ils englobent dans leur réprobation l'usage le plus légitime et le plus nécessaire des relatifs. J'appellerais cette classe d'écrivains: *Ceux chatouilleux*, ou plutôt, *ceux s'imaginant être chatouilleux*, car ils n'ont pas l'air de se douter de la distance où ils sont de l'euphonie, avec de semblables alliances de mots. Ce n'est d'ailleurs pas une question d'euphonie. Il n'est pas permis, par euphonie, d'outrager le français. Entre deux bonnes manières de dire, qu'on choisisse la plus harmonieuse, à la bonne heure. Mais il ne peut être loisible de préférer un son doux mais incorrect à un autre qui a de la rudesse, imaginaire ou réelle, mais qui est régulier. Autrement, la langue serait serve de l'oreille, et, si l'on songe à la diversité des tympanes, l'euphonie dégènerait en cacophonie. Sans doute, il ne faudrait pas s'en rapporter au vulgaire, mais alors on devrait remplacer l'Académie par le Conservatoire, et ce ne serait plus cela. Non; ne renversons pas les rôles; gardons-nous d'une fausse délicatesse. Tenons pour bon et pur français ce qui a été à l'usage des maîtres. Eux recherchaient avant tout la solidité de la pensée et la justesse du terme, se souciant assez peu de certaines inharmonies insupportables à nos neurasthéniques. Pascal disait, en présence du style naturel, qu'il était tout surpris de rencontrer un homme là où il pensait trouver un auteur. Vous me direz que les anciens étaient loin d'avoir du fétichisme à l'égard de la grammaire. Non; mais ils la faisaient, la bonne, et non les chinoiseries de certains grammairiens. Ils ne mutilaient pas la langue, eux qui la créèrent si belle.

Enfin, ce qui donne lieu ici à une méprise chez quelques écrivains sérieux, c'est l'origine faussement interprétée sur un point, de notre langue. Les Grecs, qui avaient l'article, se servaient quelquefois, pour exprimer la proposition relative déterminative, de cet article suivi du participe; et ils écrivaient: *Le travaillant*, pour: *Celui qui travaille*. Les Latins, eux, n'ayant pas d'article, usaient du participe seul. Ils disaient: *Laborans*. Mais ni les uns ni les autres n'écrivaient: *Celui travaillant*. Quand ils employaient des pronoms, c'étaient *celui qui*, ou *que*, tout comme nous, qui les avons reçus d'eux; souvent ils sous-entendaient le démonstratif, ce que nous faisons également, mais, par exception, comme dans: *Qui dort dîne*. Le français, aussi bien que le grec, possède l'article. Voilà pourquoi il peut non pas tout ce que pouvait le grec, mais quelque chose d'approchant, comme ceci: *Il y a deux orthographes: la (étant) bonne et la (étant) mauvaise*. De même que le latin et le grec, il peut dire: *celle qui est bonne et celle qui est mauvaise*. Mais, à l'exemple de ses deux langues-mères, il lui est interdit d'écrire: *celle (étant) bonne et celle (étant) mauvaise*.

Des deux sortes de français, usons donc soit du bon, soit de celui qui est bon, mais jamais de celui mauvais.

N. DÉGAGNÉ, Ptre,
Principal de l'Ecole normale de Chicoutimi.